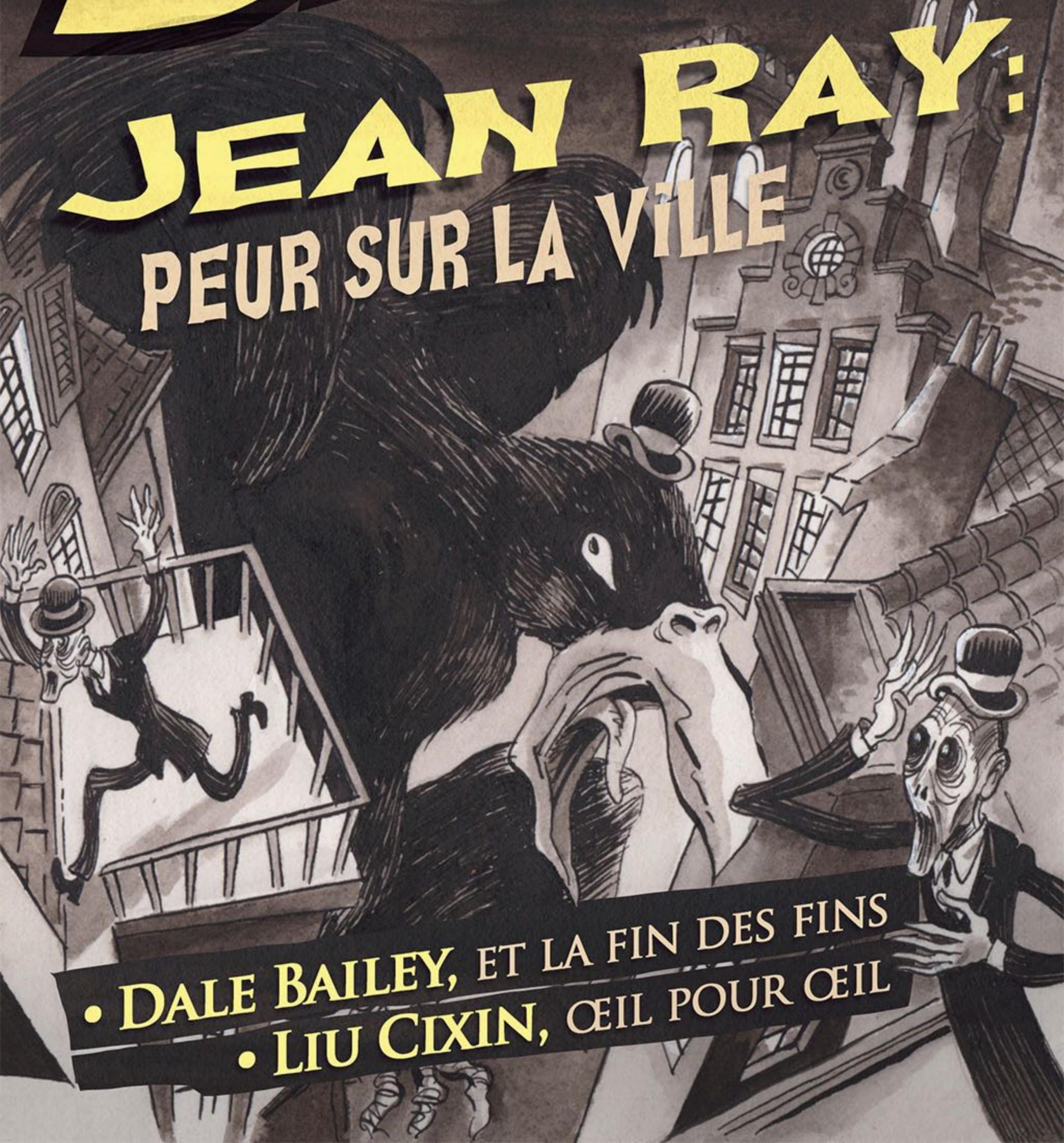


La revue des mondes imaginaires

BIFROST

N°87

JEAN RAY: PEUR SUR LA VILLE



- DALE BAILEY, ET LA FIN DES FINS
- LIU CIXIN, ŒIL POUR ŒIL

Editorial

.....

Et pendant ce temps... Tandis qu'une bonne partie de l'équipe fait de son mieux pour gérer le stand *Bifrost/Bérial'* au festival des Imaginales, entre engueulade par l'organisation parce qu'on est arrivés trop tard (jeudi 13 heures plutôt que jeudi 10 heures — *sérieusement ?*) et course après tables et chaises piquées par nos camarades éditeurs voisins (la classe), dédicaces de Nicolas « Maestro » Fructus (qui n'arrêtera pas pendant trois jours), rasades de Caol Ila, planning des divers rendez-vous, papotages nocturnes et gueules de bois matinales, se déroule une petite manifestation sympathique lors du traditionnel pot organisé par les éditions Bragelonne à l'occasion dudit festival. L'assemblée est la même que d'habitude. Auteurs bragelonnais (ou pas), rares journalistes, une poignée d'illustrateurs, deux ou trois traducteurs, et un public de lecteurs plus ou moins équipés en oreilles elfiques plastifiées. Stéphane Marsan, hôte de l'événement petits fours, fait son Monsieur Loyal rodé : « *Blablabla Scott Lynch blabla génial blabla Pierre Pevel blabla formidable blabla...* » Avant de passer à l'annonce du Mois de l'Imaginaire, un événement commercial réunissant un paquet d'éditeurs, petits et grands, indépendants, groupes, diffusés ou pas (*quasi pas, d'accord*), décidés à joindre leurs efforts pour vendre du bouquin de genre via diverses initiatives centrées sur le mois d'octobre. Tous les éditeurs rejoignent alors notre orateur. Outre Bragelonne, bien entendu, sont là J'ai Lu, Pocket, l'Atalante, ActuSF, Mnémos, le Bérial', l'Homme sans nom, Critic, Folio SF, Denoël, Scrineo, Le Peuple de Mu (*si, ça existe — lisez donc Moi, Peter Pan*, de Michael Roch, pour voir). Le Diable Vauvert, la Volte et Les Moutons électriques participent aussi à l'opération, mais ils ne semblent pas être représentés sur place. Je me tiens entre Stéphane Marsan et Mireille Rivalland (des éditions l'Atlante, qui prend la parole à son tour un moment). Des gens immortalisent l'assemblée. Je regarde à droite (Jérôme Vincent, d'ActuSF), à gauche (un joli brin de fille que je ne connais pas, qui bosse je ne sais où — Scrineo, peut-être ?), et je ne peux m'empêcher de penser que cette photo vient de loin, que réunir une telle assemblée il y a encore quelques années était tout simplement inimaginable : pensez donc, une quinzaine d'éditeurs qui *s'unissent* dans un but *commun* ! Il se passe peut-être quelque chose au pays des littératures de l'Imaginaire. Fugace, le sentiment n'en est pas moins plaisant.

Et pendant ce temps... Gilles Dumay quitte la direction éditoriale de la collection « Lunes d'encre », chez Denoël, après plusieurs années compliquées, et je trouve ça aussi injuste que stupide. Par-delà le gâchis, il aura imposé Ian McDonald en France, relancé la carrière hexagonale de Christopher Priest, consacré Robert Charles Wilson et Robert Holdstock, fait découvrir Jo Walton, Glen Duncan, Ian MacLeod, Romain Lucazeau, sans oublier de s'éclipser sur deux nouvelles découvertes : Raphaël Eymery (*Pornarina*) et Scott Hawkins (le très étonnant *Bibliothèque de Mount Char*, à paraître en septembre prochain). Il est des bilans plus dégueulasses... L'Atalante lance sa collection poche, manière d'entériner l'indépendance de l'éditeur nantais vis-à-vis des groupes éditoriaux — un bras d'honneur comme on les aime.

Les rumeurs continuent de courir sur le compte des éditions Albin Michel et leur volonté de réinvestir le champ des littératures de genre hors jeunesse, sans doute titillées par la collection « Exofictions » d'Actes Sud, un secteur que l'éditeur de Bernard Werber (mais aussi de Stephen King — quand même) ignore superbement depuis des dizaines d'années... Amusant.

Isirotib3

Et pendant ce temps... Nous bouclons un nouveau *Bifrost* : le numéro 100 est en ligne de mire ! Un dossier Jean Ray. Oui madame : on a dépoussiéré nos vieux NéO, nos Marabout aux dos cassés. Le père de ce que Jean-Baptiste Baronian appelle « *l'école belge de l'étrange* », un des quatre ou cinq géants du fantastique moderne, rien que ça, maître de l'horreur à la stature internationale, publié dans *Weird Tales* et *Terror Tales*, traduit dans une kyrielle de langues, au sommaire de la vénérable revue *Fiction* une bonne quinzaine de fois au tournant des années 60, au point d'avoir fait l'objet d'un numéro spécial en mai 1964, « *lhernisé* » en 1980 par François Truchaud (comme Lovecraft), adapté au cinéma par Jean-Pierre Mocky (avec Bourvil, Jean-Louis Barrault, Francis Blanche et Jean Poiret, sur un scénario signé par un certain Gérard Klein, d'après le roman *La Cité de l'indicible peur*), puis Harry Kümel (*Malpertuis*, avec Orson Welles, Michel Bouquet, Jean-Pierre Cassel ou encore Sylvie Vartan), et pourtant quelque peu tombé, sinon dans l'oubli, du moins dans une sorte de parenthèse discrète, la faute, sans doute, à une succession littéraire peu arrangeante, voire clairement obtuse. Mais là aussi, les choses changent. Les éditions Alma font désormais le boulot (dix titres annoncés — le meilleur —, cinq déjà parus), travail éditorial qui nous servira de fil rouge tout au long du présent dossier, mais aussi l'éditeur breton de Brume, qui propose plusieurs inédits.

Aussi apportons-nous notre modeste pierre à cette entreprise de réhabilitation. C'est bien le moins qu'on puisse faire — d'autant qu'on se fait au passage le plaisir de notre première traduction du chinois, et la présentation d'un petit nouveau au côté du vénérable ancien, Dale Bailey, avec un long récit qui cogne à vous en faire péter l'estomac.

Et pendant ce temps... « *Les choses mystérieuses ne s'expliquent que par des choses plus mystérieuses encore* », nous dit Jean Ray. C'est l'été, ou presque. Roland Garros s'est achevé.

Mon fils passe le Bac — il l'a, ou pas, à l'heure où vous lisez ces lignes. La rédaction va s'abîmer dans quelques semaines de dolence estivale. Je regarde les sommaires des numéros récents :

Jean Ray, Richard Matheson, Thierry Di Rollo, Robert E. Howard. Pas des masses de SF par ici. Ça aussi, ça va changer. Demain viendra le temps de l'automne.

Et du numéro 88. Avec un dossier Greg Egan. Greg Egan / Jean Ray.

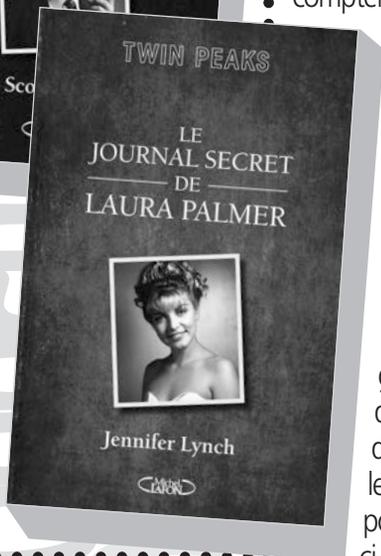
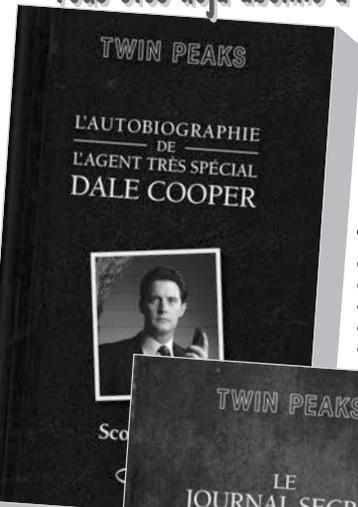
C'est ça aussi, « *la revue des mondes imaginaires* »...

Excellent été à tous et buvez frais.

Olivier Girard



Vous êtes déjà abonné à **BIFROST**? Vous adorez **TWIN PEAKS**? Parrainez l'un de vos amis (ou ennemis!) et recevez les éditions reliées de *L'Autobiographie de l'agent très spécial Dale Cooper* et *Le Journal secret de Laura Palmer* chez Michel Lafon!



Option 1

Je suis déjà abonné et je parraine un pote pour un an (5 n°) à compter du n°88 ; je reçois gratos les bouquins de **Jennifer Lynch** et **Scott Frost**, histoire de percer à jour les secrets les mieux gardés de l'univers dingo de *Twin Peaks*. Je joins un chèque de 45 € plus 7 € de participation aux frais de port, soit **52 €** et c'est pas cher payé (60 € pour l'étranger)*, et je vous refile sur papier libre mon adresse et celle du nouvel abonné.

Option 2

Je ne suis pas encore abonné, ma vie est une vallée de larmes. Aussi je m'abonne à compter du n°88, je reçois gratos mes deux livres reliés signés par le frère de et la fille de, et m'en retourne baguenauder dans les forêts de l'État de Washington. Je joins un chèque de 45 € plus 7 € pour les frais de port, soit **52 €** et c'est pas cher payé (60 € pour l'étranger)*, sans omettre de vous renvoyer le coupon ci-dessous ou mon adresse sur papier libre (c'est la fête, vous êtes beaux, ma vie prend sens : je cours nu dans la jungle !).



Merci de libeller les chèques à l'ordre de :

Le Béal'
50 rue du Clos
77670 SAINT MAMMES, FRANCE

Pour l'étranger, les règlements sont à effectuer par mandat international uniquement, ou CB via notre site Internet www.belial.fr

* offre valable jusqu'à la parution du *Bifrost* n°88, le 26 octobre 2017.

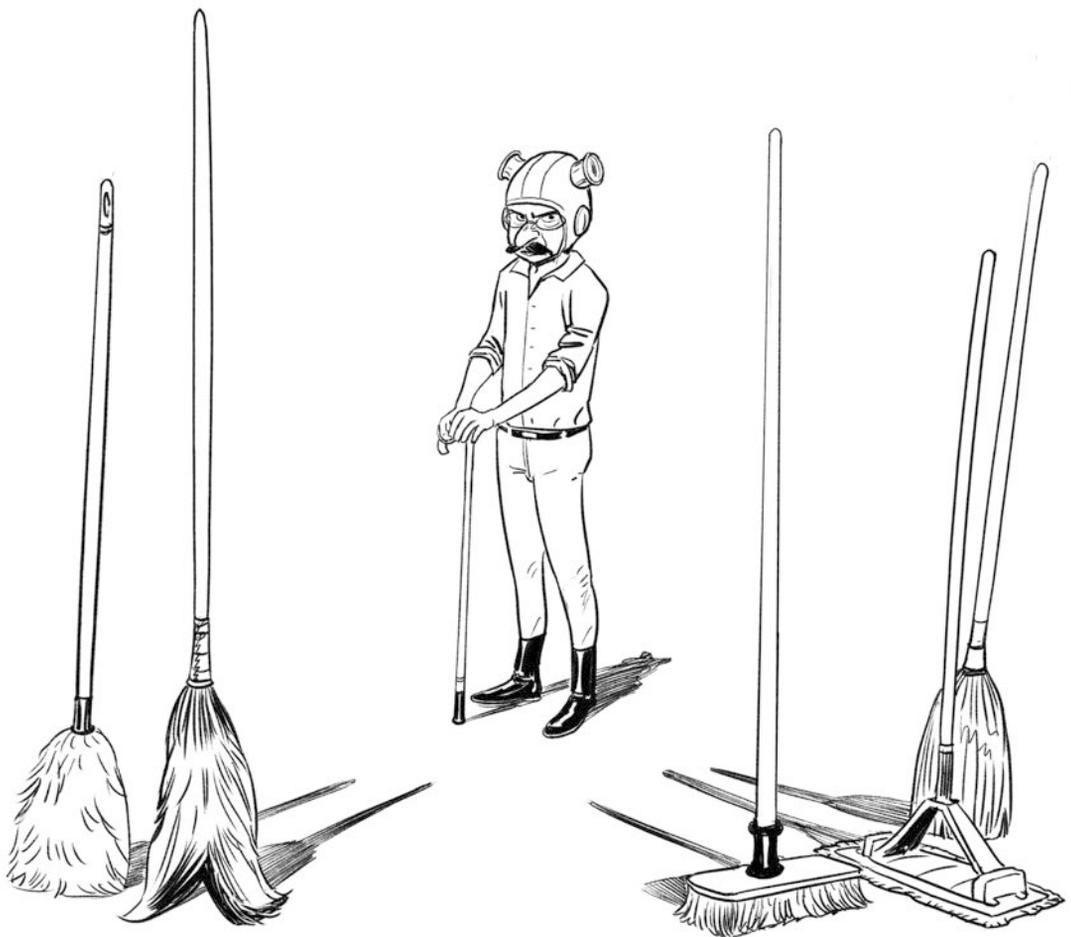
NOM PRÉNOM

ADRESSE

CODE POSTAL VILLE

COURRIEL DÉCLARATION D'AMOUR

Interstyles



*Dale Bailey
Liu Cixin
Jean Ray*

.....

Dale BAILEY

Vous ne connaissez sans doute pas encore Dale Bailey... Et pour cause. Non seulement il s'agit ici de son premier texte jamais traduit en français, mais il ne bénéficie pas non plus outre-Atlantique d'une notoriété énorme (en dépit du prix Shirley Jackson glané par le texte que nous vous proposons). La faute, sans doute, à son goût pour la forme courte (comme souvent), la relative modestie de ses éditeurs de romans (quatre titres à ce jour), mais aussi de recueils (deux), et le caractère proprement horrifique de nombre de ses récits. Vous ne connaissez pas encore Dale Bailey, et pourtant... vous le connaissez. Car vous avez forcément vu « Vote ou crève » (« Homecoming »), l'un des meilleurs épisodes de la série Masters of Horror (le 6^e de la saison 1), où des militaires tués en Irak se relèvent de leur tombe pour aller voter — perle d'humour noir signée Joe Dante et tirée d'une nouvelle de notre homme, « Death and Suffrage », lauréate de l'International Horror Guild Award en 2002. Vous ne connaissez pas encore Dale Bailey... Mais gageons qu'après la lecture de « La Fin de la fin de tout », une anticipation horrifique qui n'est pas sans évoquer le J. G. Ballard de **La Forêt de cristal**, vous ne l'oublierez pas (Romain Étienne, à qui l'on doit l'illustration dudit texte, nous a confié avoir eu besoin de cinq bonnes minutes avant de pouvoir se lever de sa chaise suite à sa lecture...). Pour le reste, Dale Bailey est né en 1968. Il a fait des études littéraires en Virginie-Occidentale et vit en Caroline du Nord.

La fin de la fin de tout



LA DERNIÈRE FOIS que Ben et Loïs Devine virent Veronica Glass, la célèbre mutilatrice, ce fut lors d'une fête de suicide au sein de Cerulean Cliffs, une résidence d'artistes très au-dessus de leurs moyens. Ils se trouvaient là par hasard. Stan Miles, pour qui Ben avait servi de témoin de mariage par deux fois, les avait invités à sa maison de vacances pour les derniers moments avec sa nouvelle femme, MacKenzie, et la fille de celle-ci, Cecilia, âgée de neuf ans. Même si les Devine appréciaient peu l'épouse en question — Stan avait choisi de grimper l'échelle sociale, estimait Loïs —, ils conservaient à leur ami toute leur affection ; aussi avaient-ils décidé de faire bonne figure. D'autant que la perspective de regarder la ruine engloutir le monde dans un tel appareil se révélait, du moins pour Ben, irrésistible. Il gagnait sa vie en tournées universitaires comme poète — quoique peu connu ; lorsque Stan leur avait affirmé qu'ils seraient en bonne compagnie, sa déclaration ne leur avait pas semblé totalement dénuée de fondement.

Ils descendirent en voiture un dimanche, au son des accords étouffés d'un concerto pour piano de Mozart sur le système surround. La ruine venait de dévorer le plus clair de la ville au point d'empiéter des deux côtés sur l'autoroute abandonnée : épaves que la rouille rendait aux éléments, arbres squelettiques se détachant sur l'horizon gris, paysage de cendres recuit malgré l'absence d'incendie. La chaussée semblait parfois infranchissable. Leur moyenne en souffrit. Quand, à l'issue de l'allée de gravier envahie par les herbes folles qui desservait la maison de bord de mer, Ben et Loïs sortirent du véhicule en s'étirant, il se faisait tard.

L'endroit appartenait encore au domaine du vivant. Ils entendaient les soupirs ténus des vagues derrière la maison, énorme édifice en pierre sèche dont les deux ailes en rez-de-chaussée encadraient le bout de l'allée. L'odeur piquante de l'océan égayait l'air. Des mouettes piaillaient au loin, c'était l'été, le soir, et, dans la fraîcheur du crépuscule, le soleil couchant maculait de taches écarlates les fenêtres étroites de la maison.

« Je commençais à croire que vous n'arriveriez jamais ! gueula Stan du haut du porche tandis qu'ils sortaient leurs bagages. Venez là, que je vous fasse la bise ! » Barbu, trapu, aussi hirsute qu'un ours, il tint parole : chacun reçut sur les lèvres un bécot mouillé, râpeux, puis il asséna une tape dans le dos de Ben et soulagea d'une main aux doigts carrés Loïs de sa valise. Tel un spectre dans l'obscurité, avec une grâce surprenante pour sa carrure, il les entraîna à l'intérieur dans un envol de soie blanche ; sa blouse déboutonnée au niveau du cou laissait voir des tortillons gris.



Il entassa leurs affaires dans l'entrée avant de mener ses invités vers une véranda ensoleillée haute de trois étages qui se projetait avec témérité au-dessus des flots sombres agités, qu'on sentait davantage qu'on ne les distinguait. Comme toujours, Ben éprouva un accès de vertige à l'idée de voir la maison entière dégringoler de la falaise pour s'abîmer sur la plage rocailleuse immaculée. Les ventilateurs de plafond accrochés sous la verrière susurraient. Deux Oscars des meilleurs décors trônaient sur le manteau de la cheminée dont l'âtre aurait accueilli sans difficulté un sanglier à rôtir.

Stan s'affala dans un sofa blanc et leur indiqua du geste des sièges avoisinants. « Voici donc venue la fin des temps, annonça-t-il d'un ton enjoué. Enchanté que vous soyez là.

– Nous aussi, dit Ben.

– Des nouvelles d'Abby ? » demanda leur hôte.

Abby était l'ex-femme de Stan — la première occasion où Ben avait servi de témoin —, et le seul fait d'entendre son prénom lui valut un pincement au cœur. Le divorce réglé tant bien que mal, Stan avait obtenu la maison de bord de mer, Abby celle d'en ville. La ville succombait à la ruine en ce moment même. Ben frémit de chagrin. Il n'aimait guère songer à l'ex-femme de son ami.

« Ruinée, résuma Lois. Elle est ruinée.

– Ah ! Je le savais. Désolé. » Stan soupira. « Tout ça n'est qu'une question de temps, pas vrai ? » Il secoua la tête. « Je suis content que vous ayez accepté de venir. Sans déconner. Vous me manquez, tous les deux.

– Comment va MacKenzie ? demanda Lois.

– Elle va descendre d'une minute à l'autre. Cecy et elle se préparent pour la fête en haut.

– La fête ?

– Il y en a une chaque soir. Promis, ça vous plaira. »

Un instant plus tard, MacKenzie (le seul nom qu'elle portait, ou admettait posséder) descendit l'escalier tournant qui desservait un balcon intérieur. Blonde souple aux seins hauts, le visage aussi pâle et froid qu'un buste de marbre, elle portait la même robe de soie blanche que son mari — et que sa fille Cecy, neuf ans et d'une beauté sans rapport avec son âge, marchant sur ses talons.

Ben se mit debout.

Lois, resserrant son châle, se leva aussi. « MacKenzie, ça fait trop longtemps.

– Vous revoir tous les deux me ravit », dit l'autre avant de frôler de ses lèvres brillantes la joue de Ben.



Loïs accepta une brève accolade, puis s'agenouilla afin d'étreindre Cecy. « Comment vas-tu, ma chérie ? »

Ben, même s'il détestait les clichés, prononça la première banalité qui lui vint à l'esprit. « Dis donc, qu'est-ce que tu as grandi ! »

Pour autant qu'il les détestât, sa vie tenait pourtant bel et bien du cliché. Sa poésie, quoique non dénuée de qualité, n'avait rien de novateur — quand bien même innover relevait désormais peut-être de l'impossible, comme il le disait parfois au public des petites facultés où on l'engageait pour parler en public. La poésie était un art à bout de course, le lectorat une espèce en voie de disparition ; pour sa part, Ben n'avait jamais percé. Ses vers se limitaient aux prosodies étouffées des revues amateurs, et son travail au circuit incestueux du programme créatif de maîtrise ès arts de l'université du Massachussets ; il lui était arrivé de succomber aux vices inhérents à ce type d'existence : l'adultère occasionnel, le penchant pour l'alcool et la drogue.

Son mariage avait connu ses tempêtes. S'il n'approuvait pas sans réserve le choix de Stan — il adorait Abby, qui lui manquait —, Ben comprenait l'attrait de la nouveauté et ne restait guère indifférent face à la beauté de MacKenzie. Cela pouvait expliquer la tension qui régna dans leur suite tandis que Loïs et lui se changeaient pour la fête ; lorsqu'ils s'y rendirent, descendant l'escalier à flanc de falaise, il prit la main de sa femme dont il sentait le malaise.

Sur la plage, l'odeur de sel était plus forte, comme la bise soufflant du large. L'eau brillait tel le pelage ridé d'un géant des mers au clair de lune. Le sable luisait sous leurs pieds. Tout paraissait précieux, merveilleux dans son caractère éphémère — qu'est-ce qui n'était pas en péril, désormais ? L'image vint à Ben des tours grises de la ville autrefois débordante d'activité, des millions d'hommes et de femmes, effigies noircies réduites par la ruine à des statues de cendres que le vent incessant délitait.

Ressasser cette lente apocalypse que la Terre, le destin ou un Dieu — auquel Ben ne croyait pas — leur infligeait ne servait à rien, du moins pour l'instant, avec un autre escalier abrupt à monter, une autre maison de verre sise à cent mètres d'une dégringolade vertigineuse, aux grandes fenêtres imprimant des pans de lumière vacillante sur l'herbe encore succulente et déversant les notes aussi tremblantes que dissonantes à la mode. À l'intérieur de ce bâtiment, dans la pénombre, les faisceaux entrecroisés des projecteurs numériques tatouaient des images violentes sur toutes les surfaces disponibles — les murs, les vitres, les visages des fêtards qui dansaient et buvaient là. « On est chez Bruno Vinnizi, tu



sais, le metteur en scène ! » s'époumona Stan pour se faire entendre malgré la musique en passant un verre à son vieil ami. Il aurait pu se dispenser de cette précision : les films parlaient pour eux, six ou sept œuvres stylisées que Ben avait vues lorsqu'elles faisaient sensation dans les salles d'art et d'essai au cours des quinze dernières années.

D'une manière ou d'une autre, il perdit Loïs dans le chaos — non sans l'entrevoir parfois au sein de la foule — pour se retrouver à mener une discussion d'ivrognes avec Vinnizi en personne. Une fusillade peignait des cloques sanguinolentes sur la joue du metteur en scène ornée d'une barbe de trois jours des plus chic. « Je réalise des films sur la ruine depuis des années, proclama Vinnizi. Avant même qu'elle arrive, non ? » Ben s'avisa de la pertinence du propos. « Alors comme ça, tu es poète », reprit le cinéaste, et Ben répondit, oubliant aussitôt ce qu'il avait dit, avant de se retrouver sans transition dans la salle de bains, à mâchonner des cristaux d'apogée dentelés en compagnie de Gabrielle Abbruzzese, la sculptrice de sons. Dès lors, la fête lui apparut frénétique, impressionniste ; une exultation sauvage le saisit. Il aperçut, de l'autre côté de la grande pièce, Loïs qui buvait du vin et discutait avec le chanteur au crâne tatoué d'un groupe de slam quelconque — vu à la télévision —, puis échoua une fois de plus dans l'étreinte d'ours de Stan. « Tu t'amuses ? » lui beugla le colosse, et tout soudain Ben servait de cavalier à une Cecy rigolarde sur la piste de danse.

Épuisé, il sortit enfin, titubant, pour pisser. Il baissa sa braguette, soupira, lâcha un jet puissant. Une voix féminine hilare et enrouée lui demanda : « Il y a un problème avec les toilettes ? »

Ben recula, déconfit, tout en se rajustant.

Debout dans la pénombre, une grande femme anguleuse aux pommettes pointues sous un casque de cheveux blonds coupés courts fumait un joint. Il humait l'odeur douceâtre de l'herbe. Lorsqu'elle le lui tendit, Ben sentit que les effets de l'apogée commençaient à se dissiper.

« Je vous connais, dit-il.

– Ah bon ?

– Vous êtes cette artiste... »

Elle tira une bouffée du joint et répondit en exhalant : « Il y a treize artistes à la douzaine par ici.

– Non... » Ses mots se brouillaient. « L'humiliatrice... Victoria... Victoria... »

Dans un reflet accidentel venu d'une fenêtre, une voiture dérapa en hurlant sur l'une de ces pommettes exquises.

« Victoria Glass », annonça-t-il, mais elle avait déjà filé.



La fête culmina à l'aube, lorsque le lever du soleil révéla combien la ruine s'était rapprochée de la maison et que Vinnizi se jeta du haut de la falaise pour s'écraser sur les rochers en contrebas.

Tout le monde la considéra comme une réussite absolue.

Ils firent la grasse matinée puis rejoignirent à onze heures Stan et MacKenzie sur la véranda pour l'apéritif. Du piano et du saxophone gazouillaient à la sono. Leur hôte faisait les cent pas, buvant ses cocktails Mimosa comme du petit lait. MacKenzie, alanguie dans une chaise Adirondack, sirotait son verre tout en surveillant Cecy qui jouait à un jeu qu'elle improvisait avec un ballon de football dégonflé.

« Vous vous êtes bien amusés à la fête ? demanda la belle créature aux longues jambes tendues devant elle.

— Évidemment qu'ils se sont bien amusés ! » lança Stan en claquant l'épaule de Ben. Ce dernier songea que son ami avait sans doute raison, même s'il ne gardait de la nuit, pour sa part, que des souvenirs disjoints : la fumée bleue dérivant parmi les faisceaux croisés des projecteurs ; le goût amer de l'apogée sur sa langue ; la femme qui l'avait surpris dehors la queue à l'air. Le nom de celle-ci lui revint. Il avait lu un article la concernant dans le *New Yorker* — Veronica Glass, l'artiste mutilatrice — et se sentait mortifié pour une raison qui lui échappait. À cela s'ajoutaient d'autres souvenirs : le regret migraineux qu'on ressent après chaque bacchanale ; l'image de Vinnizi se jetant du haut de la falaise sur les rochers dentelés en contrebas. Une petite fille ne devrait pas voir ça, se dit-il, se remémorant alors qu'il avait dansé ivre avec Cecy.

Loïs eut la même idée. « Tu tiens vraiment à ce que Cecy voie des choses pareilles ? » demanda-t-elle à MacKenzie. Ben la sentait s'efforcer de réserver son jugement, du moins en apparence.

L'autre femme agita une main languide.

« Ça n'a plus aucune importance, non ? » demanda Stan. Ben évoqua Abby qui, bâtie comme une bouche d'incendie, ne possédait rien de la beauté gracile de MacKenzie. Abby n'aurait jamais toléré qu'un enfant assiste à ces scènes, et n'aurait jamais toléré MacKenzie non plus, même si l'autre ne lui avait pas chipé son époux sur le plateau d'un blockbuster estival où son absence d'expression l'avantageait. Le talent vous handicapait dans un rôle pareil ; MacKenzie servait de potiche au bras de l'acteur principal, un habitué vieillissant des films d'action qui avait depuis lors succombé à la ruine.

Une rafale de vent marin ébouriffa les cheveux de Ben qui se pencha pour regarder dans le télescope monté sur la balustrade. Près du rivage,



des vagues écumeuses roulaient vers la plage. Plus loin — il ajusta la focalisation —, elles laissaient place au miroir noir craquelé des flots morts. Des poissons en décomposition exposaient leur ventre cendrex.

« Il reste combien de temps ? demanda-t-il à Stan.

– Pas lourd.

– Peu importe. Un enfant ne devrait pas assister au saut d'un homme du haut d'une falaise, déclara Loïs.

– Ce n'est pas ton enfant », répliqua MacKenzie d'un ton sec. Ben se redressa pour voir le regard écorché de Loïs ; son dégoût concernait MacKenzie, Stan pour l'avoir épousée, et surtout Ben pour s'être tenu devant l'autel à côté du futur marié et avoir ainsi collaboré à jeter Abby tel un mouchoir en papier usagé après plus vingt ans de vie commune.

Et alors ? Stan et lui étaient amis depuis leur première année à Columbia, quand on leur avait assigné une chambre de cité universitaire en commun sur la foi de leurs réponses à un formulaire insipide bourré de questions du style : *Vous vous levez tard ou tôt ?* Ils se levaient tard. Ils avaient les mêmes goûts en matière de nanas (il leur en fallait le plus possible, le plus souvent possible, sans critère de qualité) et de drogues (idem). Il se demandait parfois comment Loïs avait pu le trouver attirant ; sans doute voulait-elle le sauver. Il avait dû en aller de même pour Abby et Stan. Mais les mauvaises habitudes ont la vie dure. Du temps où il faisait ses tournées, à lire ses poèmes médiocres devant des publics indifférents, Ben avait renoué avec ses vieux démons, baiser des étudiantes en littérature et mâcher de l'apogée. Deux personnalités différentes, selon qu'il était chez lui ou sur la route. Dr Jekyll et M. Hyde. La nuit dernière, Hyde avait pris le dessus : pourquoi pas ? Néron jouait de la lyre tandis que Rome brûlait. Qu'aurait-il pu faire de mieux ? Balancer en vain des seaux d'eau sur le brasier ?

Toutes ces réflexions en l'espace d'un instant.

« Tiens, dit-il à Loïs, tu jettes un œil ?

– J'ai déjà vu tout ce que je voulais voir », répondit-elle avant de s'avancer pourtant d'un bon pas et de regarder par le télescope. Elle avait pris un peu d'embonpoint à l'âge mûr, et Ben s'avisa qu'il scrutait MacKenzie dans un accès de jalousie envers Stan qui avait eu le courage de repartir de zéro. Un appétit soudain pour la sexualité brute de cette femme le posséda — elle lui semblait scintiller de lascivité potentielle. Qu'en avait dit son ami quand il avait appelé Ben pour lui apprendre que c'était fini avec Abby ? *Une putain de tigresse au pieu, mon gars.*



Stan lui fourra un autre verre dans la main — on en était à la vodka frappée, de toute évidence — et il sentit sa gueule de bois refluer sous l'assaut renouvelé de l'alcool.

MacKenzie s'alluma une cigarette. Il en sentit l'âcreté.

« Maman !

– Je ne risque pas de mourir d'un cancer du poumon, ma douce », lança-t-elle à sa fille, tandis que Ben songeait que, non, aucun d'eux n'allait mourir d'un cancer.

« Je pourrais en avoir une aussi ? » demanda-t-il.

Sans un mot, elle tendit le paquet par-dessus son épaule. Il en extirpa une cigarette d'une pichenette, l'alluma, tira une bonne bouffée. Deux filets de fumée bleutée ressortirent par ses narines. Il fumait en fac, mais Loïs l'avait convaincu d'arrêter ; il avait repris durant ses tournées, s'adonnant à ce vice lors des fêtes frénétiques qui suivaient les lectures publiques. *Je joue le rôle du poète dissolu*, se disait-il alors. *Ils n'attendent que ça*. Mais il se demandait qui il était — le personnage avait peut-être remplacé la personne, voire lui correspondait depuis toujours.

Loïs leva les yeux de l'oculaire. « Terrifiant. »

Stan haussa les épaules. « C'est comme ça, voilà tout.

– Ça demeure terrifiant. » Elle posa sur la balustrade son Mimosa à moitié bu. « Je rentre me faire un sandwich. Des amateurs ?

– Volontiers, décida Stan.

– Pourquoi pas ? » dit Ben.

Loïs se garda bien d'interroger MacKenzie qui, à la voir, n'avait pas mangé de sandwich — ni peut-être absorbé la moindre nourriture — depuis des années, voire sa naissance. La porte se referma en claquant derrière elle.

Ben écrasa sa cigarette dans le cendrier de la femme. « Je me suis toujours interrogé : c'est quoi, ton vrai nom ? »

Stan eut un rire sans joie et vida son verre d'un coup.

« MacKenzie, répondit MacKenzie.

– Non, je parle de ton nom de naissance. Je croyais que tu avais choisi MacKenzie comme nom de scène. Genre Bono, tu vois, ou Madonna.

– Je m'appelle MacKenzie », dit-elle sans le regarder.

San repartit à rire. « Elle s'appelle Melissa Baranski.

– Je m'appelle MacKenzie. » La voix plate, dépourvue d'émotion.

Ben, qui regrettait d'avoir posé la question, descendit sur la pelouse. « Jette-moi le ballon », dit-il à Cecy, et pendant un moment ils jouèrent selon des règles qu'il n'arrivait pas à saisir. *Mets-toi là*, disait Cecy, ou



Lance-moi le ballon, et, entre deux gorgées de sa vodka, il se mettait là ou lui lançait le ballon.

« J'ai gagné, annonça-t-elle soudain.

– Oui, tu as gagné », dit-il en lui ébouriffant les cheveux.

Ils remontèrent les marches de la véranda ensemble. Loïs venait de revenir avec un plateau de sandwiches pour tout le monde.

Plus tard, ils firent l'amour dans leur suite. Au moment de jouir, Ben ferma les yeux. Un carrousel de visages défila dans son esprit : une étudiante mémorable, puis les traits impassibles de MacKenzie, et enfin la femme sur la pelouse la veille au soir, Veronica Glass, l'artiste mutilatrice, qui s'agenouillait devant lui pour le prendre dans sa bouche. Il sentit un barrage céder en lui. Il poussa un cri et attira Loïs contre lui, murmurant *Je t'aime, je t'aime*, sans trop savoir à qui il parlait, ni pourquoi, et par la suite, lorsqu'elle posa sa tête au creux de son épaule, son sentiment de regret revint le tarauder.

Plus tard encore, ils allèrent se promener à pied le long du rivage. Les vagues écumaient tout en bas de la plage. Elles se jetteraient avec force contre la falaise à marée haute, pour la ronger de leurs millions de déferlements intemporels. La paroi rocheuse se penchait sur eux, aussi inexorable que le destin, exhibant la teinte bleutée qui avait donné son nom à la résidence d'artistes.

Il prit Loïs par la main, l'attira à lui et l'étreignit. « C'est beau ici, hein ? » dit-il, comme si, par la force du langage, il pouvait racheter le monde déchu. Mais Ben avait perdu foi en la poésie depuis longtemps. Les mots manquaient de solidité ; ils ne constituaient que de fragiles barrages contre la nuit. La ruine les consumerait.

C'est d'ailleurs à la ruine qu'ils finirent par arriver. Ils s'arrêtèrent sur sa lisière, frontière irrégulière où la plage devenait aussi noire et stérile qu'un sol calciné, recuite en milliers de crevasses dentelées, et où les vagues se figeaient, avalées par cette surface cendreuse. Enfouissant leurs orteils dans le sable, ils restèrent campés dans l'ombre de l'escalier ruiné de Bruno Vinnizi pour contempler la dévastation. Le cadavre du metteur en scène gisait parmi les rochers, bras écartés, une main roussie levée vers le ciel en une supplique muette. Sous leurs yeux, le vent se leva et les doigts tendus tombèrent en poussière qu'il emporta ; et la mer, là où elle balayait encore le rivage, se retira le long des bardeaux nus du monde.

À mesure que la ruine s'étendait, Cerulean Cliffs battait en retraite. Le deuxième soir, Ben, debout sur la véranda, compta les lumières qui



formaient des guirlandes de Noël le long de la côte ; au fil des jours, elles commencèrent à s'éteindre. Une après-midi, Stan et lui rejoignirent à pied la lisière de la destruction vers l'intérieur des terres : huit cents mètres le long de l'allée de gravier, puis trois kilomètres sur la nationale jusqu'à l'intersection avec l'autoroute. Au loin, un pont routier s'était effondré, ses piliers de soutènement dardant du sol tels des chicots. La chaussée que le véhicule de Ben et Loïs avait empruntée présentait des plis et des fissures, comme si elle avait enduré mille ans de gel. Des établissements commerciaux, prospères quelques jours plus tôt, se réduisaient à des amas de décombres. Sur le goudron cloqué sinauaient les tuyaux de pompes à essence rouillées. Le toit du Bar-B-Cue Dinner avait cédé ; les éclats de ses baies vitrées renvoyaient des reflets charbonneux.

« On a fêté notre quatorzième anniversaire de mariage là, Abby et moi, dit Stan.

– On venait chaque fois qu'on descendait ici, ajouta Ben. La meilleure viande grillée que j'aie jamais mangée.

– On y bouffait de la merde, et tu le sais très bien. Ce qui faisait l'intérêt de cette gargote, c'était la tablée. » Stan dégagea la flasque de bourdon fixée sur sa ceinture en riant. Il but une gorgée avant de tendre le récipient à Ben qui, réchauffé par l'alcool, se rappela sa première cuite — avec une fille dont le nom lui échappait maintenant. Elle lui avait tenu la tête pendant qu'il vomissait dans la cuvette des W.C. à l'occasion d'une fête quelconque au temps du lycée. À la suite de cet épisode, il avait juré de ne plus jamais boire de whisky. Il fallait apprendre à aimer ses vices.

Lorsqu'ils tournèrent les talons et repartirent, il étouffa un rire en pensant à Cecy et à son jeu aux règles mystérieuses avec un ballon sur la pelouse.

« Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Stan.

– Cecilia.

– C'est une chouette gamine.

– La meilleure. » Ben but une nouvelle gorgée et repassa la flasque à son ami. Ils continuèrent de se l'échanger en marchant. Le paysage désolé disparut derrière eux. Le jour gagna en luminosité. Le ciel d'un bleu insondable dressait sa voûte au-dessus d'eux. Ben sortit une cigarette, l'alluma et souilla d'un jet de fumée l'atmosphère limpide.

« Il t'arrive de regretter de ne pas avoir eu d'enfants ? demanda-t-il.

– J'ai Cecilia.

– Tu sais de quoi je parle.



– J'avais ma carrière.

– Et pour Abby ?

– Quoi, pour Abby ?

– Elle voulait des enfants ? »

Stan resta coi un bref instant. « Ah ! C'est ma faute, dit-il enfin.

– Quoi ?

– Tu sais bien. Toute cette foutue histoire. » Il but une gorgée de whisky. « Il y a eu la fausse couche. Je ne t'ai rien dit. Après... » Il haussa les épaules. « Elle ne m'a jamais pardonné.

– La fausse couche ? Stan, elle ne pouvait quand même pas te reprocher la...

– Non. Cecilia, quoi. Elle m'aurait pardonné la liaison. Dieu sait qu'elle l'avait fait plusieurs fois. Elle ne m'a pas pardonné Cecilia. » Il leva les yeux. « Elle a toujours cru que c'était ça, la motivation du truc : MacKenzie avait eu l'enfant qu'elle, elle ne pouvait pas avoir.

– Et c'était ça ?

– Non. » Stan s'esclaffa. « C'était le sexe, voilà tout. La Baise. » Il secoua la tête, l'air sombre. « Je t'envie, tu sais. Ta capacité à être le ciment du couple. »

Ils tournèrent dans l'allée. Ben délogea un caillou d'un coup de pied. Une rafale de vent ébouriffa les herbes folles. Perché sur un arbre quelconque, un oiseau chantait à gorge déployée. Les vagues murmuraient dans le lointain. L'envie était une lame à double tranchant.

« Et toi ? reprit Stan.

– Quoi, moi ?

– Les enfants ? »

Ben finit sa cigarette.

« Je n'y ai jamais pensé. » Il mentait. « J'aurais dû. »

Ils avaient atteint la maison. Ben rejoignit sa suite où il s'étendit pour éliminer le whisky à l'aide d'une sieste avant la fête. Lorsqu'il se réveilla, le soleil rougissait dans le ciel et Loïs lisait dans un fauteuil sur le côté du lit. Ils sortirent sur le balcon afin de contempler l'océan. L'eau morte avait gagné du terrain. Il avait perdu la notion du temps. Tout se mélangeait, l'alcool, l'apogée, les tablettes multicolores d'ecstasy éparpillées pêle-mêle sur la planche à découper de la banquière qui avait rempli sa maison de tableaux sans prix. Ses goûts la portaient vers le baroque — Bosch, Goya — et, au cours de la fête, elle avait lacéré ces peintures une par une. À l'aube, sortie sur la pelouse, elle s'était arrosée d'essence et immolée par le feu.

« Tu savais qu'Abby avait fait une fausse couche ? demanda Ben.



– Bien sûr », répondit Loïs. Ils restèrent sur le balcon sans échanger un mot jusqu'à ce que les premières étoiles ténues s'allument dans le vide noir où la ruine n'avait pas encore dévoré le ciel.

Les fêtes servaient à Ben de baume et de consolation : la photographe dont les tirages ornaient les murs de sa maison, le peintre dont les toiles se signalaient par leur absence, la romancière qui avait remporté un Pulitzer et que Ben avait rencontrée auparavant, épouvantail surmonté d'une touffe de cheveux roses et au petit doigt de la main gauche orné d'une bague en forme de cœur, qu'une amie d'amie lui avait présentée à une réception de la BookExpo.

« Vous travaillez sur quoi ? avait-il demandé plus tôt ce soir-là alors qu'elle s'arrêtait près de lui.

– Je souscris à la théorie de la bouilloire en écriture : ouvrir la valve et laisser l'énergie s'échapper. »

Ben avait hoché la tête, puis bu une grande gorgée de son gin-tonic. Adossé au mur, il tâchait de donner l'impression qu'il n'était pas seul. Il était venu ici, à Cerulean Cliffs — comme partout —, pour les verres gratuits, mais rien n'était jamais gratuit, bien sûr ; on payait en humiliation.

Évoquer ce souvenir lui rappelait sa brève rencontre avec Veronica Glass, « l'artiste humiliatrice », comme il l'avait appelée. Il l'avait revue, fendant la foule parfois, un grand garçon manqué avec son casque de cheveux blonds, mais se tenant plutôt dans son coin. Si être seule la gênait, elle n'en laissait rien paraître. Elle observait tout, fascinée et perplexe — l'expression de l'anthropologue confrontée à une étrange coutume qu'elle n'avait encore jamais vue.

À une ou deux reprises, ils avaient échangé quelques mots.

« Rebonsoir », avait-il dit. Il la frôlait tout en se frayant un passage dans la presse autour du bar, et il avait senti le jeune corps ferme de la femme glisser contre le corps mou d'âge moyen qu'il devait endurer.

Une autre fois, elle surgit tel un fantôme à ses côtés pour lui tendre un joint. « Je vous tiens à l'œil.

– Ah bon ? dit-il.

– Cela vous étonne ?

– Un peu. »

Elle sourit, hautaine et amusée, comme on sourirait à un enfant. « Les pièces rapportées m'intéressent.

– Que voulez-vous dire ?



– À Cerulean Cliffs, on est soit un riche artiste, soit un riche tout court. »

Ben se remémora la banquière qui s'était immolée sur sa pelouse ; elle avait titubé en hurlant de douleur jusqu'à ce qu'elle s'effondre et que les flammes la consomment.

« Vous n'avez l'air ni de l'un, ni de l'autre, ajouta-t-elle.

– Je suis poète.

– Vous n'avez guère de succès, j'imagine.

– Je gagne ma vie. Tous les poètes ne peuvent pas en dire autant.

– Vous la gagnez bien ? On connaît votre nom ?

– Ça m'offre une certaine liberté. »

Oui, la liberté d'écrire toutes sortes de poèmes médiocres, songea-t-il.

« Et cela suffit ? Pour vous, je veux dire ? »

Mais non, bien sûr. Il convoitait les signes extérieurs de la célébrité : le portrait dans le *New Yorker*, les Oscars sur le manteau de la cheminée, les femmes potiches. La nuit, alors que Lois dormait à ses côtés, il se représentait Stan, trapu et poilu, caressant de ses doigts épais les jambes interminables de MacKenzie.

Il ne pouvait pas le dire à Veronica Glass, il ne pouvait le dire à personne, en fait, si on allait au fond des choses ; il se borna donc à répondre : « C'est ce que j'ai. »

Les lumières clignotèrent, deux fois. Veronica Glass — il lui donnait toujours son nom complet — rit et pinça le bout du joint pour l'éteindre, avant de le lui tendre tandis que la romancière annonçait une heure de lecture publique — elle lirait un chapitre de son roman en cours (au temps pour la théorie de la bouilloire, se dit Ben), puis viendrait une jeune femme dont on admirait les nouvelles ciselées, et enfin un poète. Lorsque ce dernier se présenta au micro, il avait la tête de l'emploi : de longs cheveux bruns sculptés qui, une fois ramenés en arrière, lui tombaient jusqu'aux clavicules, une voix résonnante qui couvrait sans effort le brouhaha, un National Book Award. Il avait vingt-sept ans.

Les lumières se rallumèrent.

« Vous l'enviez ? demanda Veronica Glass.

– Un peu.

– La poésie ne fait rien advenir.

– Et la mutilation ?

– L'art pour l'art.

– L'art m'émeut. »

Une fois encore, elle demanda : « Et cela suffit ?

– Dites-moi où vous trouvez vos sujets pour vos œuvres.



– Ils se portent volontaires. J’ai plus de candidats que je ne saurais en utiliser. » Elle le toisa d’un air appréciateur. « Ça vous intéresse ? »

Avant qu’il ait pu répondre, il avisa Loïs à l’autre bout de la pièce.

« C’est votre épouse ? demanda la femme.

– Oui.

– Que fait-elle comme travail ? »

Il se garda de répondre qu’elle était comptable, du temps d’avant la ruine. Il se garda de répondre qu’elle lisait de bons livres — des livres qui l’émouvaient, qui disaient vrai sur le monde —, qu’elle l’aimait, qu’elle lui pardonnait ses faux pas, nombreux, ce qui suffisait. Il se borna à lui sourire dans les coups sourds de la sono, la cohue sur la piste de danse, l’odeur de sueur ambiante. Veronica Glass leva une main dans une sorte de salutation ambiguë, mais elle avait disparu avant que Loïs parvienne à se frayer un chemin au travers de la foule.

« C’était Veronica Glass, l’artiste mutilatrice, dit-il. Tu as lu un article sur elle.

– Je l’ai reconnue. »

Ben lui aurait proposé d’aller danser, mais ils étaient trop vieux pour les basses jaillissant des enceintes — ils avaient dévié de leur chemin.

Au creux de la nuit, un cri vint de la chambre principale. La musique se tut. Ils s’agglutinèrent tous pour contempler la romancière, morte dans la baignoire éclaboussée de sang, nue, les bras ballants tranchés du poignet jusqu’au coude, les plaies aussi nettes que des branchies. Ses seins tombants semblaient dégonflés, vidés. Son visage de craie paraissait apaisé.

MacKenzie céda à une crise de rire, les phalanges contre les lèvres, les yeux brillant d’une excitation quasi-sexuelle. Cecy fondit en larmes ; Loïs la prit dans ses bras pour la ramener d’un pas pressé. Ben s’attarda tandis que la fête se délitait. Il regarda le soleil se lever en compagnie de Stan et sa femme. Plus tard, ils observèrent la ruine qui, envahissant déjà la propriété de la femme de lettres, rampait vers eux, changeant la terre en cendres. Les fleurs fanèrent, tombèrent en poussière. La dépendance s’affaissa. Ils descendirent sur la plage et rentrèrent chez eux.

Cecy dormait. Loïs les avait attendus.

Stan et son épouse gagnèrent leur chambre. Au bout d’un moment, Ben et Loïs entendirent MacKenzie pousser un cri. Ils sortirent, s’assirent sur le bord de la véranda, les jambes pendant dans le vide. Il pêcha au fond de sa poche le joint froissé et l’alluma. Ils le fumèrent ensemble, tout en scrutant la mer. Ben évoqua Veronica Glass ; Loïs lui posa un doigt sur les lèvres.

Idéal pour se rafraîchir, voire se refroidir à la plage. (La suite, **Métro 2035**, vient tout juste de paraître chez l'Atalante.)

• HAMILTON, Peter F, **L'Abîme au-delà des rêves**, Milady. Situé dans l'univers du « Commonwealth », vaste série entamée il y a plus de dix ans avec **L'Étoile de Pandore**, ce nouveau roman, premier volet d'un diptyque, fait la démonstration du talent singulier de l'écrivain anglais : intrigue complexe, personnages attachants, échappées aussi bien vers l'horreur que la *hard science*. En dépit de la taille du volume, l'histoire se déroule tambour battant sur deux plans temporels, servie par l'efficacité du style et la qualité du texte français dû à Nenad Savic. Du solide.

• KING, Stephen, **Les Yeux du dragon**, J'ai Lu, « SF ». Le seul roman de King pour la jeunesse n'est certes pas son plus horrifiant, mais ce conte noir réserve toutefois sa dose de cruauté. Un royaume en péril, un héritier emprisonné, un dragon, une quête, tous les ingrédients de la *fantasy* sont là, magnifiés par une écriture élégante, servie par la traduction d'Evelyne Châtelain. Frontalier du monde de « **La Tour Sombre** » — le méchant s'appelle Flagg —, ce livre atypique mérite le détour.

• MAGNASON, Andri Snaer, **LoveStar**, J'ai Lu, « SF ». Inventeur génial, LoveStar a changé la face de l'humanité : on se loue pour aboyer des pubs, on rembobine ses enfants, on trouve l'âme sœur sans erreur... sauf quand, selon toutes les apparences, il y a bien erreur, comme pour Indridi et Sigridur qui jusque-là s'aimaient mais que le système entend séparer. Magnason fait dans la farce politique, avec cette dystopie grinçante et fourre-tout. Le livre ne plaira pas à tout le monde, d'ailleurs, je n'y adhère qu'en partie, mais la tentative intrigue. GPI 2016.

• NAAM, Ramez, **Cruz**, Pocket, « SF ». **Nexus** se signalait par son ambition et son acces-

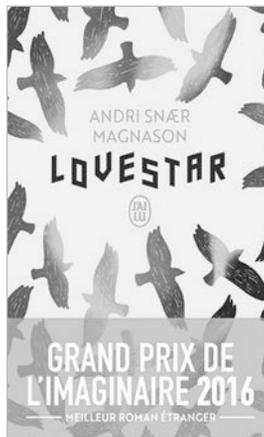
sibilité, des qualités qu'on retrouve ici magnifiées. Kade, l'inventeur du Nexus, une drogue qui relie les cerveaux, a changé de voie : face aux abus qu'entraîne sa découverte, il combat les délinquants qui s'en servent. Voire les criminels : un groupe favorable à la post-humanité veut assassiner le président des États-Unis. Ce gros thriller, où l'on se plonge d'autant plus volontiers que son impeccable VF est signée Jean-Daniel

Brèque, poursuit avec aplomb une trilogie intelligente et pertinente, dont le dernier volet, **Apex**, vient de sortir (cf. critique p. 107).

• PEVEL, Pierre, **L'Élixir d'oubli & Le Royaume immobile**, Gallimard, « Folio SF ». Où l'on retrouve Louis Griffont, mage du Cercle Cyan, sa mie (contrairement) Isabel de Saint-Gil et divers autres alliés plus ou moins humains dans deux enquêtes originales et inventives qui explorent non seulement le Paris des Merveilles que l'Outremonde, autrement dit le siège de la Féérie. Je vais me répéter : Pierre

Pevel écrit bien, Pierre Pevel écrit juste, Pierre Pevel écrit drôle. Sa trilogie fort réjouissante compte parmi les sommets du *steampunk*, tous pays confondus. Un vrai régal.

• ROBINSON, Spider & Jane, **La Danse des étoiles**, Hélios. Belle idée que de rééditer ce roman lyrique qui suit Shana Drummond, une danseuse trop atypique pour faire carrière sur Terre et trop volontaire pour renoncer à son rêve, si bien qu'elle trouve sa voie dans l'espace et l'apesanteur. Bientôt, les aliens arrivent, attirés par l'art qu'elle a créé. Conçu par Spider Robinson — en collaboration avec son épouse Jeanne, chorégraphe — ce livre poétique et inventif a participé du renouveau du *space opera* que menaient notamment John Varley et George RR Martin depuis le milieu des années 70. À redécouvrir. Prix Hugo et Nebula 1978 pour la novella à l'origine de l'ouvrage.



This is the end...

La revue *Bifrost* est éditée par les éditions du Béalial'
Sarl sise au 50 rue du Clos, 77670 Saint Mammès, France
Tél : 01 64 69 53 00 - Fax (qui marche plus) : 01 64 69 53 02
email : revuebifrost@gmail.com

site : www.revue-bifrost.fr – blog : <http://blog.revue-bifrost.fr>

Directeur de publication : Philippe GADY

Rédacteur en chef : Olivier GIRARD

Secrétaire de rédaction : Pierre-Paul DURASTANTI

Comité littéraire :

Gilles DUMAY, Pierre-Paul DURASTANTI et Olivier GIRARD

Ont collaboré à ce numéro :

François Angelier, Dale Bailey, Étienne Barillier, Bertrand Bonnet, Philippe Boulier, Pierre Charrel, Kim Dagrón, Thomas Day, Joseph Duhamel, Gilles Dumay, Pierre-Paul Durastanti, Claude Ecken, Romain Étienne, Philippe Foerster, Frasier, Philippe Gady, Gwennaël Gaffric, Raphaël Gaudin, Pascal Godbillon, Karine Gobled, Arnaud Huftier, Éric Jentile, Arnaud Laimé, Frédéric Landragin, Roland Lehoucq, Laurent Leleu, Sam Lermite, Jean-Pierre Lion, Cixin Liu, Matthieu Lottiaux, Yoan Marzenc, Xavier Mauméjean, Org, Bruno Para, Erwann Perchoc, Jean Ray, Jean-Luc Rivera, Alain Sprauel, J.-Sébastien Steyer, Cid Vicious, Nicolas Winter.

Impression :

Nouvelle Imprimerie Laballery - Clamecy (France)

Diffusion - Distribution :

CDE 1 - Sodis

Remerciements :

À Xavier Mauméjean, qui a mouillé la chemise et a fait claquer le fouet sur ce dossier ; à François Angelier et Jean-Luc Rivera, qui ont répondu présent ; à Arnaud Huftier, qui n'a pas toujours répondu, mais a malgré tout fait le boulot ; à Alain Sprauel, avec nos regrets pour le manque de place en bout de course ; au rigolo Donald Trump, qui fait beaucoup pour cette belle idée qu'est l'Europe ; à Isa, Phil Boulier, Nico Fructus et tout ceux du Premier cercle : les amis, va falloir se calmer à Épinal, c'est plus possible, le corps ne suit plus ; à Roger Moore, parce que quand même ; et à tous ceux qui nous ont soutenus et nous soutiendront, à commencer par ce cher Norbert, lecteur qui, sur son coupon de réabonnement, nous demandait si nous n'avions pas l'intention de lever le pied sur « les blagues déplorables qui émaillent cette excellente revue qu'est Bifrost ». La réponse est non, Norbert.

Dépôt légal : juillet 2017 (la plaaaage !!!)

Commission paritaire 0518K83171

ISSN 1252-9672 / ISBN 978-2-913039-84-1

Bifrost est une revue publiée avec l'aide du Centre National du Livre (faut dire qu'on y a été avec Cid Vicious).

Les textes et illustrations sont © l'éditeur et les auteurs.

Les documents non sollicités sont mangés par les stagiaires.
(Même si on les lit quand même avant, surtout si c'est des nouvelles !)

Les réalisations passées, présentes et à venir des éditions du Béalial' sont dédiées à la mémoire de notre Paladin et ami Christophe Potier qui, une rouge nuit de juillet, a pris un camion pour un dragon.

Quiconque lit la présente ligne sait qu'à Bifrost, on trouve que Françoise Nyssen, c'est la meilleure. (Et la plus forte... Et la plus belle aussi.)

